

# LE DERNIER COLONEL



JEAN LODS

LE DERNIER  
COLONEL

roman

PHÉBUS  
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2016.

I.S.B.N.: 978-2-7529-1050-9

*Pour Élise et Jean-Denis*  
*Pour Sarah*  
*Pour Gaspard*  
*Pour Julie et Zoé*  
*Pour Simon*



« Sentinelle, que dis-tu de la nuit ?  
La sentinelle répond :  
Le matin vient, et la nuit aussi. »  
Ésaïe 21, 11-12

« J'oppose mon arbitraire à cet effritement des choses  
et n'écoute pas ceux qui me parlent de pentes naturelles. »  
Antoine de Saint-Exupéry, *Citadelle*





I

LA TEMPÊTE



## I

Du plus lointain de la mémoire, on avait toujours vu des bateaux arriver. Depuis les remparts crénelés entourant la forteresse on assistait à la croissance de la forêt des mâts perçant l'horizon et, quand le vent venait de la mer, en même temps que l'odeur du large on percevait la musique des accordéons. Dressée sur le chemin de ronde depuis l'instant où le veilleur avait signalé le premier arbre gonflé de voiles émergeant des vagues et avait cuivré le ciel des notes de sa trompette, la fille du colonel attendait. Il en avait toujours été ainsi depuis que la forteresse existait et depuis qu'il y avait eu un colonel pour la commander. Et quand ce fut le tour de Lucile d'être cette fille du colonel penchée au-dessus des remparts, elle prit sa place comme toutes celles qui l'avaient précédée, sans savoir qu'arrivait le temps où le métal des notes lancées par le veilleur commençait à se fêler. Le vent arrondissait sa robe et rosissait ses joues ; ou bien la musique, plus sonore à chaque souffle. L'annonce de la danse à venir soulevait ses jupons avant même que ses jambes soient devenues fiévreuses. Là-bas, les proues rabotaient la mer et des copeaux d'écume blanchissaient chaque vague nouvelle. Quand les bâtiments

étaient suffisamment proches pour que l'on puisse apercevoir les marins à la manœuvre et le commandant à sa passerelle, les canons de la forteresse commençaient à tirer. Une série de détonations brèves retentissait, et les fûts dirigés en direction de l'océan s'empanachaient d'une écharpe de fumée qui se dissolvait peu à peu dans le bleu du ciel. Quand le dernier canon avait lancé son boulet, Lucile s'élançait en direction de la porte étroite sur laquelle donnait le chemin de ronde, et les soldats qu'elle dépassait se retournaient sur elle. Elle ne ralentissait ni pendant la descente vertigineuse du colimaçon de l'escalier, ni, une fois hors de l'enceinte des murailles, sur le sentier qui dévalait la colline jusqu'au port. Sa robe battait des ailes en découvrant ses jambes et ses sandales touchaient à peine la terre. Très vite d'autres filles la rejoignaient, Ursula, Bénédicte, Géraldine, Liselotte, Anaïs, Ernestine... Et d'autres encore, des inconnus de toutes conditions et de tous âges qui sortaient à la hâte des maisons étagées au long de la pente, et bientôt une colonne multicolore pénétrait dans la ville. Une colonne que grossissaient encore les affluents descendus des ruelles, et qui finissait par former un fleuve dont les eaux se hâtaient pour atteindre le port avant que les navires ne s'arriment à quai.

Certaines fois, Philibert était le premier à sauter sur les pavés en enjambant le bastingage. D'autres fois, Aristide. Ou Sigismond. Ou Anaclète. Ou Johann. Ou Tristan. Les semaines de navigation leur avaient boucané le visage, et toutes les filles du port se transformaient en fiancées de pirates. La peau des voyageurs sentait le sel et les filles en se mirant dans leurs yeux voyaient des îles. Très tard dans la nuit les tavernes restaient illuminées et la musique

sortait à flots de leurs fenêtres grandes ouvertes, puis, quand ces lumières s'éteignaient, quand ces musiques se taisaient, d'autres prenaient leur place, composées de ce silence et de cette obscurité que tissaient les mains sur les corps, les lèvres sur les lèvres.

Dans la ville, tout dormait. Seuls les soldats de la citadelle veillaient. Les pointes des hallebardes brillaient sous la lune et l'on voyait défiler, comme de petits nuages entre les créneaux, les panaches des officiers à chaque relève. La nuit s'en va disait la garde descendante, le jour vient répondait la garde montante. L'ombre recouvrait encore la terre. Seul restait éclairé le dernier étage de la tour de la forteresse où le colonel veillait dans son bureau.

Il en avait été ainsi de tout temps, et aussi loin que la mémoire des habitants du pays remontât il y avait toujours eu un colonel dans ce bureau. La pièce était immense. Une vaste table sur laquelle était déroulée la carte de la province en occupait le centre. Le colonel en faisait le tour, se penchait vers elle. De tout temps il y avait eu une carte déroulée sur la table, et un colonel penché sur elle. Parfois avec fierté et satisfaction. Parfois avec inquiétude et le sourcil broussailleux. Mais quand vint le temps de Lucile et de son insouciance, le colonel, son père, était surtout dans le souci. Alors que les bruits de la fête déclinante et de la nuit pâlisante soulevaient encore les rideaux en traversant la pièce d'une fenêtre à l'autre, il se tenait courbé au-dessus de la carte, ses lourds poings fermés pesant sur le chêne dur de la table, et contemplait sans mot dire les points sensibles de la côte et ceux de la frontière des régions intérieures. Ils se détachaient soulignés de rouge. Leur succession

dessinait sur le papier une ligne erratique de minuscules alarmes fixes dont le nombre augmentait régulièrement, même si de nouvelles affectations de petites unités sur des zones jusque-là mal contrôlées permettaient d'en éteindre parfois quelques-unes. Était-ce ce constat qui donnait au vieux colonel un air aussi accablé quand il se relevait ? Les mains dans le dos il faisait lentement le tour des fenêtres, et l'on entendait le cuir de ses bottes grincer dans le silence. C'était l'heure où dans la ville seuls les réverbères brillaient encore, où l'ombre blanche de Lucile remontait en courant le chemin pentu qui menait à la forteresse, si légère qu'elle semblait flotter comme un fantôme. Le souffle court, les jambes lasses d'avoir trop dansé, elle levait ses yeux clairs vers le sommet de cette rude tour carrée qui tutoyait les étoiles et voyait la haute silhouette de son père remplir successivement de son ombre puissante chacune des croisées devant lesquelles il se postait un court moment, surveillant la nuit.

Il commençait par celles du sud, qui faisaient face à la mer et aux dangers dont elle était porteuse. Puis il passait aux fenêtres de l'est et de l'ouest dont les ouvertures prenaient en enfilade toute la côte, avec les découpes escarpées de son rivage, les criques qui l'ouvraient au poing de l'océan, et la succession anguleuse des falaises que dominaient les formes massives et sombres des redoutes édifiées à leur sommet. Mais ni la mer ni la côte ne l'inquiétaient vraiment. Non, sa véritable préoccupation venait de ce qu'il voyait en se tournant pour finir en direction des terres de l'intérieur, celles du Nord, ou plutôt de ce qu'il ne voyait pas tant la nuit était sombre et tant la frontière était éloignée. Le souci du colonel à cette

heure avancée de la nuit naissait surtout du caractère flou et mouvant de celle-ci, personne n'avait jamais pu en tracer le contour ni la matérialiser véritablement, elle se perdait au milieu des sables et des lagunes. Aucun épaulement ne se dégageait de l'immensité désertique de la plaine, qui aurait permis l'édification de solides ouvrages de défense. Il avait toujours fallu se contenter de postes sommaires ceinturés de chevaux de frise et de fascines. Les patrouilles montées, que l'on envoyait régulièrement pour contrôler ces étendues aux limites incertaines, revenaient toujours sans avoir rencontré âme qui vive en dehors des rares paysans silencieux qu'il leur arrivait de croiser dans leur traversée de villages si misérables, si isolés et si oubliés qu'on ne découvrait leur existence qu'en y pénétrant.

L'alerte était venue d'un de ces villages. À l'officier penché vers lui depuis sa selle, l'homme qui s'était avancé vers les soldats de la patrouille arrêtés dans la rue principale avait raconté qu'il avait vu passer des cavaliers au galop derrière la roselière adossée à la minuscule agglomération. Ils étaient sans uniforme, mais armés, leur fusil porté en bandoulière ballottant dans le dos, leurs chevaux étaient petits, nerveux, rapides, avec de longs crins. Leur nombre ? Une dizaine.

L'officier s'était redressé, fixant le court tronçon de rue poussiéreuse bordée des quelques mesures au-delà desquelles recommençait la plaine rase. Il s'appelait Mario, lieutenant nouvellement affecté à la forteresse. Il était maigre, pâle, il avait le regard noir et brûlant, les joues creuses, la poitrine déchirée épisodiquement par des accès de toux brève. Et voilà que celle-ci le reprenait en

apprenant la nouvelle. Il laissa passer la crise, reprit ses rênes.

– Guide-nous !

L'homme s'était mis en route, la patrouille derrière lui. Le chemin était long. Il fallait d'abord suivre une piste étroite sillonnant entre de rares buissons, puis, en arrivant à la roselière annoncée, contourner le vaste marais qu'elle encerclait avant de déboucher sur une étendue incertaine où la terre et l'eau se mêlaient, où les sabots des bêtes enfonçaient et où toute trace de sentier avait disparu. Personne ne parlait. Les chevaux marchaient en file et les rênes étaient lâches, les soldats laissaient libre leur monture sur le sol spongieux. Un long moment passa ainsi, puis l'homme s'arrêta, se retourna.

– C'était ici ! dit-il avec un geste bref et vague.

Mario descendit de selle, s'approcha, s'accroupit. Des morsures régulières de sabots crevaient la boue, dessinant une succession d'empreintes qui s'éloignaient en longeant la rangée de roseaux qui bordaient le marais. Elles étaient celles laissées par un groupe de chevaux – combien ? Difficile à dire –, leur sillon luisant suivait la courbe en croissant de la zone de marécages, il se perdait ensuite dans un lointain voilé sous une brume inconsistante qui se densifiait à mesure et opacifiait l'horizon. Le regard du lieutenant remonta pensivement les traces, puis son long doigt mince et blanc caressa longuement, rêveusement, comme amoureux, la gravure en creux d'un sabot moulé dans la glaise. Il se remit en selle et, prenant la tête du peloton, commença à suivre la piste. Après la large boucle qui contournait les marais, elle obliquait et revenait vers la frontière, s'enfonçant et se perdant dans ce pays étranger dont on ne savait rien, sinon un



silence cotonneux, une immensité d'étangs et de terres inondées que l'on apercevait depuis les postes de garde, et dont les jumelles les plus puissantes ne perçaient pas le mystère. Au cœur de cet espace uniforme et sans repères Mario s'immobilisa soudain, les rênes courtes, retenant sa jument. Aux soldats qui l'avaient rejoint et l'entouraient avec fièvre, le sang fouetté par l'excitation de la chasse et la proximité des cavaliers inconnus, il répondit sèchement, faisant tourner bride à la patrouille, On ne peut pas, c'est de l'autre côté.

– Vous avez bien fait, lieutenant, dit plus tard le colonel à Mario venu faire son rapport.

La raison en était-elle le soupir involontaire qu'il avait lâché et qui trahissait son état de tension quand il était question de la frontière? Ou bien l'esquisse de sourire ironique qu'il avait vu alors, ou cru voir, sur les lèvres de Mario pourtant raidi dans le garde-à-vous et le salut de rigueur qui clôturaient tout rapport à un supérieur? En tout cas, soupir ou pas, sourire ou autre chose, le souvenir de l'instant où le lieutenant avait fait demi-tour et quitté le bureau était resté en travers de la gorge du colonel comme un de ceux où il n'avait pas été content de lui-même, ou de l'image qu'il avait donnée, ce qui revenait d'ailleurs au même. Et la scène continuait à lui agacer encore l'esprit cette nuit-là alors que, depuis le haut de la tour où il veillait sur la ville endormie, penché par la fenêtre qui donnait sur les remparts, il suivait des yeux la silhouette claire de Lucile remontant la colline et arrivant devant l'entrée de la forteresse. Elle s'était arrêtée au pied des murailles, il la voyait se détacher de l'ombre, à la hauteur du poste de garde devant lequel elle se tenait,

discutant sans doute avec la sentinelle. Des éclats de rire de la jeune fille s'envolaient dans la nuit et montaient jusqu'à lui, cela n'en finissait pas, et le colonel, furieux de constater chez le planton un tel mépris des consignes, monologuait, «Je vais demander qui était de faction, il entendra parler de moi!» Tout en sachant qu'il n'en ferait rien, Lucile ne le lui aurait pas pardonné. Quelques secondes passèrent encore puis la forme blanche se fondit comme un fantôme dans l'épaisseur de la pierre. Enfin! murmura le colonel. Elle était rentrée, il allait pouvoir se reposer.

Il éteignit les lampes, sortit du bureau, descendit l'escalier qui menait à son appartement de fonction à mi-hauteur de la tour. Une fois à sa porte il prit soin de prévenir de son arrivée en fourrageant bruyamment avec sa clef dans la serrure. Peine inutile, Lucile avait eu le temps de se coucher, et le colonel savait que s'il allait au fond du couloir qui menait à sa chambre et en ouvrait doucement la porte, il ne verrait de sa fille que la bosse de l'édredon qui la recouvrait et n'entendrait d'elle que la rassurante respiration d'une dormeuse perdue dans ses rêves.

Il sourit, avança dans le hall dont il alluma le lustre. Depuis qu'il était veuf – dix ans déjà! – il avait fait accrocher dans l'entrée de l'appartement le portrait de Mélanie, sa femme. Elle pouvait ainsi, comme autrefois, continuer de surveiller à tout moment les allées et venues dans le domaine où elle régnait, et lui-même pouvait l'interroger et lui demander son avis sur toute chose comme il l'avait toujours fait. Elle lui apparaissait tranquillement posée au milieu d'un cadre ovale, les mains sagement réunies sur les genoux. Ses cheveux noirs, séparés en un double bandeau ramené derrière les

oreilles, dégageaient son front blanc et bombé au-dessous duquel ses yeux clairs brillaient d'un éclat ironique. Le demi-sourire qui pinçait ses lèvres accentuait encore l'impression qu'elle donnait de se moquer gentiment de lui. Et cette fois encore, comme il levait les yeux vers elle et lui annonçait d'un air satisfait en accrochant son képi à la patère « Elle est rentrée ! », elle lui répondit de sa voix calme qui détachait les syllabes « Je te l'avais bien dit, mon ami, tu as tort de toujours t'inquiéter ! »

## II

La matinée commençait mal pour le colonel. À peine assis à son bureau voilà qu'il trouvait devant lui le rapport rédigé par Mario sur sa dernière patrouille à la frontière, et de devoir penser au lieutenant le remplissait de sentiments désagréables, sans trop savoir pourquoi il se sentait le poil chatouilleux. Et pourtant, rien à dire sur ce rapport qui formalisait leur entrevue de la veille, il était parfait. Sans se mettre lui-même en valeur, Mario y faisait admirablement ressortir la vigilance des hommes, leur résistance à la fatigue des journées de monte, leur allant dans la poursuite des cavaliers inconnus, leur discipline aussi et leur obéissance sans murmures quand il avait fallu s'arrêter à la frontière, bref c'était bien, c'était presque trop, c'était du Mario !

Non, décidément, le colonel n'aimait pas cet homme. Sans raisons précises pourtant, l'officier était irréprochable. Aucune section n'était aussi bien tenue que la sienne. Aucun secteur de la frontière n'était aussi bien surveillé que celui dont il avait la charge. C'était son physique, peut-être, qu'il avait du mal à supporter, sa pâleur excessive, sa minceur extrême, son apparente fragilité de demoiselle qui surprenait à ce poste où il n'y avait pas de

place pour les gringalets, ses agaçants accès de toux, aussi. Et pourtant, difficile de le prendre en défaut, il était infatigable. Levé avant ses hommes et ne gagnant son couchage le soir qu'après avoir vérifié que tout était en ordre, les chevaux brossés, leurs pieds curés et leurs mangeoires pleines, les fusils nettoyés et rangés dans les râteliers, les hommes de troupe au sec et nourris, Mario se montrait plus solide que, par exemple, les lieutenants Lefaucheux et Hyeronimus, deux forces de la nature. Au retour des journées harassantes de manœuvres à travers les marais, il apparaissait toujours le même, précis, le regard ferme, la nuque droite et la tenue impeccable alors qu'il n'était plus entouré que d'hommes fourbus et ne tenant debout que par la volonté de leur chef. Et pourtant non, il y avait quelque chose qui n'allait pas chez cet officier, pensait le colonel en regardant fixement le grand cahier aux lignes minutieusement remplies d'une haute écriture régulière. Irrité de ce sourd ressentiment dont il n'arrivait pas à trouver l'origine, il gratifia d'un revers énervé de la main les pages ouvertes devant lui, se leva en repoussant son fauteuil, remarqua que son mouvement le soulageait : de retrouver sa puissante stature verticale lui rendait sa prestance et son autorité. Impression mensongère et vite démentie, constata-t-il lucidement aussitôt après en comprenant que c'était cette prestance, justement, et l'image qu'il avait de lui-même qui étaient incompréhensiblement atteintes : pour la première fois, il se sentait vieux, pire, il avait l'impression – et le sourire supposé de Mario, la veille, n'était pas pour rien dans cette impression – qu'on le trouvait vieux, et cela il n'en avait pas le droit. Non, cela je n'en ai pas le droit, confirma-t-il à voix haute.

Il était vieux certes, comme tous les colonels qui

l'avaient précédé et que, comme lui, on avait toujours connus ainsi. Mais aucun des soldats qui montaient la garde derrière les créneaux ou à l'entrée de la forteresse, aucun non plus de ceux qui n'étaient pas de service, qui jouaient aux cartes sur les tables sorties devant le foyer, ne devait avoir l'idée de penser, avec un mélange de pitié et de crainte pour l'avenir, en levant les yeux vers la forte silhouette aux cheveux blancs allant et venant derrière les transparentes fenêtres de la tour, « Il est vieux ». Ou plutôt si, ils devaient penser, Il est vieux. Vieux comme le monde, vieux comme l'éternité, et cela avait quelque chose de rassurant. Il avait livré des batailles, et il les avait gagnées. Il en livrerait d'autres, et les gagnerait. Lui ou les vieux colonels qui lui succéderaient, peu importait, ils étaient du même bois. Du moins, se dit le colonel en rectifiant sa pensée, il en serait ainsi à condition que les ennemis à venir continuent d'être de la même espèce que ceux qu'il avait toujours connus, dont certains arrivaient par la mer en flottes blanchissant l'horizon de leurs voiles et attaquaient de front les remparts dressés au-dessus des vagues, tandis que les autres débarquaient en amont leurs colonnes en armes et contournaient ensuite les défenses côtières en empruntant le lacis des chemins intérieurs.

Mais là... ces éclaireurs clandestins qui n'appartenaient à aucune armée, qui n'étaient pas des ennemis déclarés, qui entraient et repartaient sans se livrer à aucune rapine en ne laissant de leur passage que la signature des sabots de leurs chevaux, et que l'on ne parvenait pas à capturer... À ce sujet, une pensée plus que toutes les autres préoccupait le colonel et rendait son visage semblable à une pierre érodée par le vent : ces étranges visiteurs connaissaient le terrain mieux que ses propres soldats,

ils passaient là où les patrouilles n'auraient pas osé le faire, galopaient sur des sols où les chevaux de la garnison s'enlisaient ou n'avançaient qu'au pas. Ils apparaissaient comme des ombres et s'évanouissaient comme de la fumée.

Des bruits montant de la cour carrée de la forteresse le tirèrent de ses sombres réflexions, on y amenait des chevaux, les fers des sabots résonnaient sur les pavés, des voix confuses se faisaient entendre, et, au-dessus d'elles, celle d'un officier qui donnait des ordres. Le colonel s'approcha de la haute fenêtre aux petits carreaux de verre qui donnait sur l'intérieur du fort et l'ouvrit ; dans la cour une section était rassemblée, un lieutenant la passait lentement en revue. Mario ! murmura-t-il, il repart déjà ! et ses mâchoires se crispèrent d'irritation, ce qui, reconnut-il avec honnêteté, était à la fois absurde et profondément injuste, un colonel ne va pas reprocher à un officier subalterne son enthousiasme à servir. Sans doute ! répliqua aussitôt sa mauvaise foi intérieure, mais, à moins que les circonstances ne l'y obligent, un officier qui revient d'une inspection ne repart pas pour une autre mission sans s'être soumis au repos réglementaire, indispensable au maintien de sa bonne condition physique comme à l'exercice sans défaut de son commandement. De plus, continuait à lui susurrer la voix perfide : venant de rentrer, Mario n'était certainement pas inscrit au tableau du jour, il a donc remplacé un autre lieutenant qui s'est fait exempter, il serait bon de savoir si ce dernier s'est fait porter pâle ou s'il avait un rendez-vous galant, tu devrais lancer une enquête... !

Tu m'ennuies ! se répondit le colonel en qui une seconde voix moins mesquine suggérait que le comportement de

Mario méritait une autre réaction que du type bête et disciplinaire, et il savait qu'il allait écouter celle-là. Tout en monologuant, il avait suivi le passage de la section sous la poterne, puis sa progression au pas sur le chemin en longs lacets descendant vers la plaine. En arrivant à la hauteur des premières maisons de la ville elle avait bifurqué en direction de l'intérieur des terres, et une fois en rase campagne avait pris le trot, vite enveloppée dans un nuage de poussière. Deux jours de monte ! murmura pensivement le colonel dont les yeux au regard vaguement nostalgique semblaient suivre la lente progression des cavaliers dans l'immensité de la plaine rase. Il se retourna, appela le planton en poste à l'entrée de son bureau, lui commanda de se rendre au quartier et de transmettre à l'officier de service l'ordre de faire habiller son cheval pour la fin de la matinée en prévoyant l'escorte habituelle. Puis, soudainement rasséréné par sa décision inattendue, il descendit à pas pressés dans son appartement dont la porte fermée à toute volée derrière lui claqua.

– Que t'arrive-t-il, mon ami ? demanda Mélanie depuis son portrait, pas plus étonnée que ça, elle avait l'habitude de ces idées qui saisissaient son mari avec l'instantanéité d'un coup de fusil, et ensuite il fallait suivre, Dieu merci, plus maintenant, soupira-t-elle avec aise.

– J'ai décidé de faire une inspection surprise des postes de la frontière, dit le colonel en fouillant dans le placard où était rangée sa tenue de campagne, il y a longtemps que je n'y suis pas allé, je veux savoir ce qui s'y passe, je ne peux pas me contenter des rapports qu'on m'en fait.

– Tu fais bien, dit Mélanie, il vaut mieux voir les choses par soi-même. Elles sont toujours moins pires qu'on ne se l'imagine. Mais ce n'est pas une raison pour me mettre



du désordre partout et pour sortir toutes tes bottes alors que vraisemblablement tu n'en mettras que deux !

Il en avait toujours été ainsi, la préparation d'un départ en opérations plongeait le colonel dans un état d'excitation qui lui faisait mettre l'appartement sens dessus dessous. Il s'en allait ensuite en laissant les choses dans l'état, et une fois qu'il était parti, Mélanie rangeait tout.

Malheureusement les choses avaient changé depuis longtemps, pensa avec tristesse le colonel une fois habillé, en ramassant les effets inutiles de son barda et en les remettant hâtivement en place. Et il y avait en lui la même tristesse lorsque, en fin de matinée, une fois qu'il eut passé la poterne suivi du petit peloton qui l'accompagnait, il leva les yeux vers la tour comme il le faisait à chaque départ et agita la main en direction de la fenêtre depuis laquelle Mélanie le regardait partir autrefois. Mais derrière les vitres il n'y avait personne.

### III

La petite troupe était partie depuis le matin. Les deux officiers allaient en tête. La bride sur le cou, le colonel laissait Mario conduire les opérations. Il faisait comme toujours un temps voilé sur les marais. Pas un de ces brouillards denses qui enfermaient chevaux et cavaliers dans un cocon et à travers lesquels on ne discernait que la queue de la monture précédente, mais une succession de nappes immobiles, comme en lévitation au-dessus des étangs ou suspendus mollement aux pointes des roseaux. Plus haut, l'air était dégagé, l'horizon gris, mais net. On parlait peu. De temps en temps le colonel posait une question et Mario répondait avec précision, on sentait l'homme qui connaissait son terrain. Avait-on constaté le passage de nouveaux éclaireurs étrangers? Oui. Plus nombreux. Plus fréquents. Mario montrait des traces. Des empreintes dans la glaise de la berge d'un marais. Quelques tiges foulées dans la traversée d'une roselière. Un campement, même, en un lieu protégé où le sol, couvert de buissons touffus, se haussait au-dessus du niveau des tourbières. Des traces de feu.

Cette fois on était descendus. On avait attaché les chevaux dans un taillis. La terre molle était martelée

d'empreintes et il y avait du crottin à peine sec. Ils étaient là cette nuit, dit Mario. Il s'était accroupi auprès des cendres, y avait plongé une main, l'avait relevée, retournée. Il n'y avait pas le moindre souffle de vent, et la cendre tombait, verticale, comme du sable. Toujours assis sur ses talons, Mario leva les yeux vers le colonel, ses yeux noirs brillaient curieusement dans son visage à la pâleur malade. L'exaltation d'une possibilité d'aventure venant secouer la morne existence des postes de la frontière? se demanda d'abord le colonel. Non, ce n'était pas cela, corrigea-t-il, et il entrevit soudain la raison du malaise qu'il éprouvait devant le lieutenant: alors que tous les officiers de son état-major minimisaient la menace et qu'il était lui-même le premier à parler d'«incidents», il percevait chez Mario la conscience claire d'un orage dont le lointain de ses grondements faisait faussement croire à son insignifiance. Ce n'était pas l'idée du combat qui allumait cette flamme dans les yeux de son jeune officier, mais la certitude que l'on n'en était qu'aux premières escarmouches. Quelque chose d'indéfinissable et d'inéluçable se préparait, et le silence brûlant de son regard aujourd'hui, comme quelques jours plus tôt l'ironie de son demi-sourire, exprimait à la fois sa perception de la situation et sa réprobation pour le déni qui l'entourait. Il ne reprochait pas au colonel une inquiétude de vieil homme qui ne se sent plus maître des événements, il lui en voulait de traiter les hommes sous ses ordres comme des enfants à qui on masque la vérité. En même temps, se disait obscurément le colonel, Mario combattrait jusqu'à son dernier souffle et serait à n'en pas douter le soldat sur lequel il pourrait compter jusqu'au bout. Il se battrait contre la mort tout en sachant que cette mort était

certaine. Face à l'éblouissement dont le frappait cette évidence inattendue, le colonel se demanda comment il était possible qu'il lût aussi bien ce qui se passait à l'intérieur de ce frêle lieutenant, encore presque un inconnu, qui maintenant s'était relevé et dispersait songeusement du bout de sa botte les restes du foyer. Il se dit qu'on ne comprenait que les gens qui vous ressemblaient, et sentit à cette idée un picotement irriter le fond de sa gorge, lui aussi savait que le jour venu il se battrait non pour vaincre mais parce qu'il fallait se battre comme si l'on allait vaincre.

Remonté en selle, il pressa son cheval pour s'éloigner et qu'on ne l'entendît pas toussoter. Il grimpa la petite butte à l'abri de laquelle les cavaliers étrangers avaient établi leur campement, s'arrêta à son sommet. De là-haut, on dominait le morne et transparent filet de vapeurs suspendu au-dessus de l'étendue sans fin où la terre et l'eau se mêlaient. Doublez les patrouilles, dit-il sans regarder le lieutenant. Je vous ferai envoyer des renforts, mais je veux que vous me capturiez ces hommes. Sans attendre la réponse il se remit en route, la patrouille allongea le trot pour le rejoindre.

Jusque-là Mario avait cheminé en tête, mais maintenant le colonel avait pris le commandement, et le lieutenant suivait à quelques longueurs. Le vieux colonel n'avait pas besoin de guide. Les vieux colonels, qui sont là comme de toute éternité, connaissent tout de la province. Quand ils se laissent conduire, c'est pour faire plaisir aux jeunes officiers qui les accompagnent et leur faire croire qu'ils sont indispensables. Mais en vérité, ils pourraient se passer d'eux, sinon ils ne seraient pas les vieux colonels dont la vue rassure quand on cherche leur